Universitäts- und Landesbibliothek Bonn

La poudre et la neige

Saint-Mars, Anne Gabrielle de Cisternes de Courtiras de Poilloüe de

Paris, 1859

Vingt ans après

urn:nbn:de:hbz:5:1-25481

Visual Library

En arrivant à Québec, Mme de Pocey s'informa de la marquise. Elle apprit qu'elle était partie sous l'escorte du chevalier de Vaudrecy, qui, ayant reçu l'ordre de retourner en France, voguait de conserve avec elle. Il avait autrefois battu pour elle la frégate anglaise, il espérait recommencer encore, et cette fois avec plus de chance de réussite.

« Cette pauvre Sylvie, dit la vicomtesse au docteur en lui racontant ces détails, il lui faut donc toujours près d'elle un amoureux ! »

Les Anglais assiégèrent Québec, et le prirent au bout d'un mois de tranchée. La veille de ce jour mémorable une grande bataille fut livrée, et les deux généraux, Wolf et le marquis de Montcalm, furent tués tous les deux. M. de Montcalm survécut vingt-quatre heures à ses blessures et mourut comme un héros. Il fut enterré par les ennemis eux-mêmes dans le trou qu'avait creusé une bombe, tombeau digne d'un soldat, digne d'un grand homme.

Je ne veux point ici faire de l'histoire : chacun sait comment se termina cette lutte qui nous enleva notre belle colonie, et comment ensuite nous nous vengeâmes à notre tour en soutenant la révolte des États-Unis. Le marquis de Lafayette vengea le marquis de Montcalm ! Heureux s'il s'était contenté de cette gloire !

VINGT ANS APRÈS

Par un beau soir d'automne, trois personnes étaient réunies dans le cabinet de toilette que j'ai dépeint au premier chapitre de cet ouvrage. C'était d'abord une vieille petite femme, pelotonnée dans un fauteuil, tenant à la main un jeu de cartes, et, tout en parlant, arrangeant des coups sur

une table. Son costume, entièrement brun, annonçait un parti pris de son âge, que justifiait, du reste, un visage ridé et méconnaissable. En face d'elle, une autre femme, de quarante-cinq ans à peu près, encore belle et parée du plus grand air du monde, portant la tête haute, et minaudant quelquefois malgré elle, jouait avec un chien. Elle n'avait point renoncé à plaire : sa toilette le prouvait clairement. Le soin excessif de toute sa personne révélait la crainte de vieillir et le désir de se cramponner à ses belles années.

Entre ces deux dames, un homme vêtu de noir, à l'apparence grave, et paraissant âgé de près de soixante ans, se tenait respectueusement assis.

« Lorsque je pense à ce que vous avez souffert dans ce voyage, dit la maréchale de Mirepoix, car c'était elle, je ne puis comprendre comment vous voilà encore belle et fraîche. Cela fait frémir.

— Le docteur vous assurera que je n'ai pas exagéré, ma chère duchesse; il a tout vu comme moi, excepté pourtant la cabane du castor, où je me suis sauvée seule je ne sais comment, de peur de l'incendie et des sauvages : j'avais des ailes en ce moment, continua Mme de Vauconcelle. Mais parlez-moi de ma chère vicomtesse. Elle ne veut donc absolument pas venir à Paris?

— Ah! oui, ce joli petit vicomte, il faisait illusion, interrompit Mme de Mirepoix. Ma chère duchesse, il était encore plus charmant que le jeune chevalier de Souesmes que vous présentez dans le monde cette année.

— C'est-à-dire, Madame, que, M. de Souesmes étant parent de monsieur le duc, il m'a priée de le conduire chez nos amis; rien n'est plus simple.

— Oui, oui, je connais cela : c'est par devoir, et pour obliger votre mari; c'était déjà ainsi de mon temps. Et dites-moi donc, Monsieur, ce que fait à sa terre cette belle guerrière que nous aurions tant voulu voir à la cour.

— Elle s'y est consacrée à une noble mission, Madame

la maréchale : elle donne toutes ses heures, tout son temps, à son mari infirme.

— Elle n'est donc plus le vicomte de Pocey?

— Non, Madame; c'est à présent une noble femme, un ange auquel il ne manque que des ailes.

— Est-il vrai qu'elle ait eu un roman des plus touchants avec feu M. de Montcalm, lorsque cette chère duchesse de Nivernais, que voilà, eut renoncé à sa grande passion?

— Madame, ce qui s'est passé entre M. le marquis de Montcalm et Mme la vicomtesse de Pocey est demeuré un secret que la tombe gardera. Ce que je sais, ce que j'ai vu, c'est que jamais dévouement ne fut plus pur et plus sublime que celui de Mme la vicomtesse. Elle ne quitta pas d'une minute le général, elle pansa sa blessure, elle reçut son dernier soupir, elle eut avec lui un entretien suprême dont elle sortit radieuse, et qui, dit-elle, est le seul souvenir de sa vie. Puis, lorsqu'elle eut pleuré sur cette héroïque tombe, où repose l'homme de son choix, elle est revenue près de son mari. Elle est revenue presque suppliante; elle a avoué sa faute, si c'est une faute que d'aimer sans espoir; elle a juré de l'expier, et elle a tenu sa promesse. Voilà, Madame, ce que je sais sur ce que vous appelez un roman. Je n'en ai jamais demandé davantage : il y a des choses saintes qu'un œil indiscret ne doit pas profaner. Ce chaste amour, partagé peut-être une heure sur le lit de mort, devant le Dieu qui pardonne, ne saurait être trop caché dans son sanctuaire. Il faut le respecter assez pour ne pas en forcer l'entrée.

— Eh bien! voilà justement, ma chère, cette passion si cherchée. Elle arrive là tout naturellement.

— Il en est toujours ainsi, Madame la maréchale.

— Pauvre Montcalm! s'il revenait, que de changements le frapperaient! D'abord un nouveau règne, où il n'y a pas de favorites; une jeune reine honnête femme : c'est bien monotone. Puis, sa fiancée unie au duc de Nivernais, qui

s'est conduit avec la générosité des contes de fées. Il lui a rendu un écrin plus beau que celui perdu dans les forêts du Canada en courant après son rival. Il lui a donné un tabouret, cela va sans dire, et il lui a donné la liberté! Elle s'est guérie des grandes passions, mais elle a conservé les petites, et elle a bien fait.

— Vous plaisantez, chère maréchale.

— Du tout, ma chère, je fais votre éloge. Si vous m'en croyez, le moment est venu de prendre une attitude d'avenir : joueuse ou dévote, choisissez. J'en sais beaucoup qui réunissent les deux, mais c'est bien de la besogne.

— J'ai encore le temps d'y penser, Madame, répondit Sylvie d'un air piqué.

— Sans doute; aussi vous dis-je d'y penser. Vous avez d'excellentes qualités, la reconnaissance surtout. Le chevalier de Vaudrecy, qui vous a reconduite, le petit La Raudière, qui vous a sauvée, ont été tour à tour l'objet de votre sollicitude. Vous avez des amis, vous dis-je, profitez-en, et préparez votre nid d'hiver. A propos, je n'ai jamais su ce qu'était devenu votre autre libérateur, ce sauvage.

— Le Grand Sauteur? Il a trouvé la mort à la même bataille que le marquis, Madame la maréchale.

— Il s'est consolé, j'espère. Ces batailles! cela ressemble à une épidémie, ça frappe partout. Vous êtes établi au château de Pocey, Monsieur?

— Oui, Madame, je suis attaché à la personne de M. le vicomte; Mme la vicomtesse me l'a demandé, et je me suis fait un devoir d'obéir. »

« Monsieur le chevalier de Souesmes! » annonça le laquais de la duchesse.

La maréchale se leva.

« Docteur, je vous demande votre main pour me reconduire à mon carrosse. Voilà l'heure où cette chère duchesse n'est plus visible. Vous le voyez, ajouta-t-elle quand ils furent sous le vestibule, rien n'est changé ici : il n'y a qu'un

mari de plus. A propos, vous avez vu le petit-fils de Pompon? »

. . . . . .

En 1793, au moment de la tourmente révolutionnaire, Mme de Pocey, alors veuve, fut arrêtée dans son château et conduite en prison à Paris. Elle marcha vers l'échafaud avec le courage de sa jeunesse et avec la ferveur d'une sainte. Trente ans employés à l'accomplissement de ses devoirs avaient épuré son âme de ses faiblesses. Au moment de sa mort elle se jeta à genoux :

« Mon Dieu! dit-elle, j'ai tenu mes serments : j'ai vécu après lui, j'ai vécu pure; j'emporte au ciel ma robe d'innocence, qui n'a point été souillée sur la terre. Il m'attend dans votre sein, il me tend les bras, je vais vers vous et vers lui. »

Elle reçut le coup de la mort avec le crucifix sur les lèvres.

Mme la duchesse de Nivernais émigra.

Voilà l'histoire que je vous avais promise, cher Henri. Puissiez-vous la lire avec votre indulgence et votre bonté ordinaires. Dans un précédent ouvrage j'ai essayé de peindre les folies des femmes excentriques de ce siècle; dans celui-ci j'ai raconté les extravagances de nos grand'mères. Les unes sont plus tristes que les autres; toutes sont décevantes, toutes laissent après elles le vide et le regret. Il n'y a de bonheur possible que dans la route droite; nous ne pouvons nous en écarter sans danger, nous devrions y rester toujours. Le cœur est inépuisable pour les souffrances, il oublie ses joies, mais les larmes s'y creusent un sillon qui ne se comble jamais, et qui le brise lorsque la jeunesse ne le soutient plus de ses ailes.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

			Pages.
Chap.	I.	L'ingrate.	3
—	II.	Spectacle à la cour.	13
—	III.	Deux marquises	27
—	IV.	Les chevaliers de la Table-Ronde.	39
—	V.	Louis XV.	51
—	VI.	Célimène.	59
—	VII.	Un lieutenant général.	74
—	VIII.	Départ pour l'autre monde.	89
—	IX.	Le vicomte de Pocey.	109
—	X.	*La Colombe.*	131
—	XI.	La traversée.	142
—	XII.	Rencontre.	155
—	XIII.	La reine de Saba.	161
—	XIV.	Le Grand Sauteur.	171
—	XV.	La chaise à porteurs.	185
—	XVI.	Trois généraux.	197
—	XVII.	La reine Tongo-Oih.	217
—	XVIII.	Les talons rouges.	236
—	XIX.	Un héros amoureux.	246
—	XX.	Joute nautique	255
—	XXI.	Sorcellerie	266
—	XXII.	Martyre.	280
—	XXIII.	Course au clocher.	291
—	XXIV.	La hutte du castor.	304
—	XXV.	Le trou de la bombe.	310
Vingt ans après			313

FIN DE LA TABLE.